

sur la solitude et l'ennui, et ses goûts se portèrent vers la littérature et la nature. C'est avec le frère de son mari Bernard Servais III qu'elle étudia les auteurs classiques qu'elle citait encore dans ses vieux jours; mes filles Emilie et Félicie étaient tout oreilles quand elle leur racontait les fables de la mythologie; elle était abonnée à la Revue des Deux Mondes pendant une trentaine d'années. Elle était presque aveugle à la fin de sa vie et je ne pouvais pas lui faire plus grand plaisir qu'en lui faisant la lecture des pièces les plus modernes du théâtre français: *Cyrano*, *Chantecler*, *l'Aiglon*, le répertoire de Sarah Bernardt. Quand, après la mort de mon père, elle venait à Luxembourg voir ma mère restée si jeune veuve, c'était fête pour ma soeur et pour moi; elle nous apportait régulièrement un livre de la Bibliothèque rose et nous pendions à ses lèvres. Elle avait l'habitude de remettre ses voyages d'un jour à l'autre; quand elle s'annonçait pour le lundi elle arrivait le vendredi et il fallait improviser les repas maigres. Le poisson n'arrivait pas frais comme aujourd'hui. C'est avec son beau-frère Bernard également, qu'elle fit planter les arbres aujourd'hui superbes qui font l'ornement des prairies longeant la Sûre sous le château de Weilerbach. — Elle savait commander et en même temps se faire aimer. Son mot de la fin était souvent: «absolut» et il fallait l'entendre à l'âge de 80 ans dire à sa cuisinière: «Beppe! es war nit gut! ess Sie selbst!» C'était un allemand bien fantaisiste; elle n'a jamais appris à le parler correctement; peut-être ne l'a-t-elle pas voulu! — A propos de Weilerbach, il y a eu des dissentiments de famille entre différents de ses membres. Emmanuel Servais donna à sa belle-soeur l'épithète: «cette vindicative italienne»!

«Ce serait vous laisser une mauvaise impression si je terminais par ce mot. Aussi veux-je ajouter: j'ai vécu pendant 35 ans sur la propriété de Kurenz à côté de ma belle-mère et je puis lui donner le témoignage suivant: c'était un caractère généreux, très serviable et charitable. Les pauvres et les malades de Kurenz ne se sont jamais adressés à elle sans obtenir une aide. Elle envoyait sa vieille femme de chambre «Rosa» soigner les brûlures avec un onguent dont elle avait le secret.» (35)

2. VIRGINIE, (* 1826), épouse en premières noces de Nicolas Simonis demeurait d'abord avec son mari à Anvers avant d'aller habiter la région des Lacs italiens où son mari décéda en 1866, à Arona.

Après la mort de son mari, Virginie Wellenstein se maria avec le comte Paolo Oppizoni.

De son premier mariage elle eut un fils, Georges, qui épousa la comtesse de Coye de Castelet.

3. FELICITE (1828-1878), épousa le 6. 4. 1849 Charles Lamarche de Liège (1824-1884). Ils reposent à Ehnen, dans une tombe se trouvant à côté de la chapelle funéraire des Wellenstein.

Félicité était une femme fort originale qui avait également l'habitude de fumer le cigare . . . à moins que feu Léon Richard, dont nous tenons ce détail, ait confondu avec Marie-Caroline.